

LE
SEMEUR CANADIEN,
 Journal des Connaissances Utiles
 EN
 POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, Bas-Canada**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

Littérature Française.

Les Provinciales de Pascal.

(Leçon d'Alexandre Vinet.)

Par une autre raison, Pascal aussi n'eût pas pu dire qu'une église que son principe entraîne à tenir avant tout au nombre, et à s'adresser aux masses immédiatement, doit renoncer à deux choses à la fois : à former une unité vivante, et à maintenir, en théologie et en morale, les principes les plus élevés. Ce que Montesquieu a dit du gouvernement aristocratique, que son esprit est la modération, peut se dire, en un certain sens, de l'église toute massive à laquelle appartient à la fois Pascal et ses adversaires. Des vérités sublimes ont pu être professées, de sublimes vertus ont pu être exercées par des hommes à elle; mais le sublime en rien n'est son fait, et il n'est pas d'angle un peu vil qu'elle n'ait plus ou moins amorti. Or, chaque idée, les circonstances aidant, doit arriver un jour à son expression complète, et se personnifier ou dans un corps ou dans un individu; et alors elle a l'air de se surmonter elle-même, tandis que tout simplement elle se met debout, d'assise qu'elle était. Ainsi a fait au seizième siècle, l'idée romaine; les compagnons d'Ignace ont prolongé jusqu'à l'extrémité toutes les lignes commencées; en théologie, en morale, ils ont dit le dernier mot de leur église; ou plutôt, ils lui ont révélé sa pensée, ou plutôt encore, ils lui ont révélé les inévitables conséquences de ses principes. L'Église s'en est émue; ses plus illustres docteurs ont protesté, ont désavoué; le catholicisme n'a voulu être ni jésuite, ni ultramontain; il est pourtant l'un et l'autre en germe, et je ne sais comment, sans se renier ou se détruire lui-même, il pourra jamais se défaire de ces incommodes et dangereuses excroissances.

Une observation se présente d'elle-même en lisant dans Pascal les extraits de la morale des casuistes. Comme l'esprit humain se rabougrit dans le sophisme! mais, par dessus tout, dans le sophisme religieux! Il n'y a pas de plus petits esprits que ceux qui abordent les grandes choses avec de petites pensées; au lieu d'y grandir, ils y décroissent; et sous ce rapport on peut dire que si nulle science n'est propre, autant que celle de la religion, à élever, à agrandir la

pensée, nulle région scientifique ne nous offre, parmi les esprits qui l'habitent, des exemples aussi frappants, aussi complets, de maïserie et de puérilité. Cela est, et cela doit être. La vérité, quand nous l'avons rapetissée, se venge en nous rapetissant.

Les citations que nous avons faites vous ont donné lieu d'apprécier ce qu'une lecture suivie vous fera sans doute admirer davantage : l'ingénieuse habileté de la composition. La marche générale du livre n'était pas préméditée et ne pouvait pas l'être, et si nous y admirons des péripéties vraiment dramatiques, un rythme parfait, l'honneur en est à la situation et aux incidents pour le moins autant qu'à l'auteur. Mais dans chacune des parties distinctes dont l'ouvrage est composé, à quel degré n'est pas porté l'art des transitions et de la gradation! Art vraiment parfait, car, à une première lecture, on ne s'en aperçoit pas; mais la réflexion ne tarde pas à le découvrir, et c'est une autre jouissance. Je parle surtout des lettres où Pascal se fait endoctriner par le bon père jésuite; mais le mérite que je signale et que je recommande à votre étude est plus ou moins remarquable dans toutes.

Les deux séries de lettres dont la réunion compose le recueil des *Provinciales* diffèrent entre elle profondément, quoique également parfaites. C'est tour à tour, a-t-on dit souvent, Molière et Démosthène. L'éloge n'a rien d'exagéré. Le comique de Molière, dans ses plus excellents ouvrages, n'est pas meilleur que celui des premières *Provinciales*, et quand elles parurent, Molière n'existait pas. Ainsi que M. Villemain, " nous admirerions moins les *Lettres provinciales* si elles n'étaient pas écrites avant Molière." Molière, en effet, a pu devoir quelque chose à Pascal, et il est même difficile d'en douter; Pascal n'a rien appris de Molière. Corneille, dans ses comédies, dont la meilleure a précédé de quatorze ans les pamphlets de Pascal, avait eu le mérite de mettre sur la scène la conversation des honnêtes gens; il avait été fort plaisant dans le *Menteur*; mais les *Mentueuses*, pour parler le langage de M. de Maistre, ne doivent rien au *Menteur*. Si Pascal n'a pas inventé le comique, plus ancien en France que Corneille lui-même, Pascal en a donné le premier exemple au dix-septième siècle. Toutes les lettres comprises entre la quatrième et